

Mathieu Guérin

*Paysans de la forêt à l'époque coloniale.**La pacification des aborigènes des hautes terres du Cambodge (1863-1940)*

Rennes, Association d'histoire des sociétés rurales, 2008

356 p., notes bibliogr., index, gloss., ill., cartes (« Bibliothèque d'histoire rurale » 10).

ISSU D'UNE THÈSE de doctorat soutenue en 2003, le livre rassemble les sources historiques disponibles sur un groupe de villages mnong, une population aborigène du Nord-Est du Cambodge (et du Sud-Vietnam), pour la période allant des débuts du protectorat français à la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agit pas à proprement parler d'ethno-histoire, bien que l'auteur y puise certaines de ses méthodes, mais davantage de l'histoire des Occidentaux et de l'État cambodgien en relation avec les populations des hautes terres (p. 4). En effet, si les villageois mnong apparaissent bien dans ce livre comme les acteurs de leur propre histoire, la démarche vise surtout à comprendre comment s'est construite, au Cambodge, la représentation des montagnards dans et par l'imaginaire colonial, depuis les premiers contacts avec les explorateurs occidentaux jusqu'à la campagne de pacification militaire des années 1930. Elle éclaire également les conditions historiques et intellectuelles (les « pré-terrains ») dans lesquelles furent réalisées les œuvres de quelques grands noms de l'ethnologie française (Georges Condominas, Jacques Dournes, Jean Boulbet, notamment). Elle montre enfin dans quelle mesure les actions du pouvoir colonial, ses méthodes, ses réussites et ses échecs, préfigurent l'intégration à marche forcée entreprise par l'État cambodgien après l'indépendance.

L'ouvrage est construit sur un jeu d'échelle et un dialogue entre deux parties. La première se veut essentiellement descriptive : elle traite, à partir de documents d'archives et de quelques entretiens, de l'histoire d'un ensemble de villages, Bu La-Bu Gler dans l'actuelle province de Mondolkiri, et de l'impact de la colonisation française pour ses habitants. Une seconde partie, plus analytique, détaille la mise en place progressive des institutions coloniales à l'échelle de l'ensemble du Nord-Est cambodgien et s'interroge sur la façon dont elle a modifié les relations traditionnelles entre la monarchie khmère et les populations aborigènes des hautes terres. Bien que cette variation d'échelle induise certaines répétitions, elle enrichit l'approche monographique car elle permet de développer dans la seconde partie des thèmes simplement esquissés dans la première. L'un des fils directeurs de l'ouvrage concerne l'émergence d'une identité mnong<sup>1</sup> et son affirmation, en apparence paradoxale, au fil de l'établissement de l'autorité coloniale sur les hautes terres et des conflits qui l'accompagnent.

1. Le terme provient de la contraction et de la francisation de *bu* (litt. : « les gens, le village ») et *nong* (litt. : « le nom qu'ils se donnent »). Sa version cambodgienne *pnong* est devenue un hyperonyme à connotation péjorative pour tous les aborigènes des hautes terres.

Le groupe de villages étudié par Mathieu Guérin était considéré comme indépendant par les Français en 1880, et contrôlé par un *koragn* (guide, médiateur, mais aussi « chef de guerre » dans certaines circonstances), Ang Kiet. Une première soumission à la puissance coloniale intervient en 1890, dans un contexte de conflit à la fois entre populations aborigènes et entre celles-ci et les Khmers. Les villages contrôlés par Ang Kiet acceptent l'autorité française mais refusent celle du royaume du Cambodge. Ils deviennent donc des interlocuteurs officiels pour les autorités coloniales, sans que celles-ci n'en réfèrent au souverain cambodgien, posant ainsi les termes d'un marché de dupes lourd de conséquences pour la suite. Dans un premier temps, la reprise des échanges permet un enrichissement relatif des villages mnong d'autant que l'influence réelle des administrateurs français et khmers et la pression fiscale restent faibles. Ce n'est que lorsque cette pression s'accroît dans les années 1910 qu'elle aboutit à un phénomène de rejet. Sous l'impulsion d'un nouveau *koragn*, Pa Trang Loeng, les Mnong se soulèvent, assassinent les représentants de l'autorité coloniale sur les hautes terres et chassent les paysans ou commerçants khmers et chinois qui s'y étaient implantés. Les années suivantes, l'embargo sur le sel incite certains villages à se soumettre mais la région reste largement hors du contrôle de l'administration coloniale jusque dans les années 1930. À cette date, une route reliant l'Annam, la Cochinchine et le Cambodge est construite en faisant appel aux militaires pour protéger le chantier. Les guerriers mnong lancent plusieurs attaques, mais ils ont désormais face à eux une armée plus nombreuse, bénéficiant d'une réelle supériorité technique (le premier bombardement par les forces françaises au Cambodge a lieu en mars 1931) et d'un meilleur réseau de renseignement. Leur soulèvement échoue et Pa Trang Loeng est finalement exécuté en 1935.

Si les Mnong perdent donc progressivement leur autonomie, ils élargissent simultanément leur espace social et se

découvrent unis sous l'influence d'un chef de guerre devenu mythe (p. 140). Le développement d'un sentiment d'appartenance commune accompagne aussi le changement d'attitude qui s'opère au sein de l'administration coloniale à leur égard. Aux premiers administrateurs, qui prônent une « khméri-sation douce » de ces régions (p. 201), succèdent en effet, dans les années 1930, des militaires qui se méfient au contraire des populations des basses terres et défendent le principe d'identités montagnardes fortes. Les opérations de répression s'accompagnent dès lors d'actions visant à gagner le soutien des montagnards (écoles laïques, dispensaires et campagnes de vaccination, création de bataillons montagnards) avec, en arrière-plan, l'idée que les Hauts Plateaux pouvaient constituer des citadelles de repli en cas d'attaque sur l'Indochine (p. 309). Le discours emprunt d'évolutionnisme social qui prévalait lors des premières années laisse ainsi place à une forme de relativisme culturel et de paternalisme calculateur dont l'expression la plus achevée en Asie du Sud-Est est fournie à la même époque par les administrateurs coloniaux des hautes terres de l'Annam et de Cochinchine<sup>2</sup>. Cette politique aura globalement peu de succès chez les Mnong du Cambodge, mais son orientation anti-khmère influencera leur engagement contre la monarchie pendant les années de guerre, internationale et civile, qui vont suivre.

Les actions entreprises sur les hautes terres par l'État cambodgien après 1979 s'inspirent en partie de celles initiées pendant la colonisation, notamment sur le plan économique (lutte contre l'essartage, développement des cultures commerciales) et culturel, la rhétorique du « développement » remplaçant désormais celle de la « mission civilisatrice ». La principale différence réside dans le fait qu'elles visent désormais une assimilation complète des minorités à la

2. Voir notamment Oscar Salemink, *The Ethnography of Vietnam's Central Highlanders. A Historical Contextualization, 1850-1900*, Richmond, Curzon, 2003.

culture khmère. Un tel projet apparaît surtout radicalement opposé à la façon dont la monarchie khmère envisageait ses relations avec les aborigènes avant la colonisation (p. 321). Il y avait là matière sans doute à une analyse plus étoffée dans la conclusion générale, laquelle aurait pu également inclure une comparaison avec l'histoire des versants vietnamiens et laotiens des Hauts Plateaux mais il est vrai que l'auteur a déjà abordé ce thème dans un précédent ouvrage<sup>3</sup>. Inversement, on ne peut qu'apprécier les nombreuses cartes et photo-

graphies d'archives qui accompagnent le texte : outre leur intérêt ethnographique, elles témoignent du « regard » colonial et de son impact sur les populations aborigènes d'Asie du Sud-Est.

Olivier Évrard

3. Cf. Mathieu Guérin *et al.*, *Des montagnards aux minorités ethniques. Quelle intégration pour les habitants des hautes terres du Viêt Nam et du Cambodge ?*, Paris, L'Harmattan/Bangkok, Irasec, 2003.

---

**Grégory Delaplace**

***L'Invention des morts.***

***Sépultures, fantômes et photographie en Mongolie contemporaine***

Préface de Roberte Hamayon.

Paris, Centre d'études mongoles et sibériennes-EPHE, 2008

374 p., bibl., index, ill. (« Nord-Asie I »).

**L**É LIVRE de Grégory Delaplace est une monographie au sens qu'en donne *Le Petit Robert* à savoir « une étude complète et détaillée qui se propose d'épuiser un sujet précis relativement restreint », ici les relations que les Mongols entretiennent au quotidien avec leurs défunts. Si le genre est classique en anthropologie et presque incontournable dans la carrière d'un ethnologue, cette monographie est remarquable par l'originalité de sa démarche et impulse un nouvel élan à cet exercice. L'enquête se concentre, en effet, non pas tant sur l'événement que constitue la mort d'une personne ni sur les rites funéraires qui l'accompagnent, comme l'ont fait la plupart des anthropologues qui ont traité de ces questions, mais plutôt sur les pratiques ordinaires à la marge des institutions ou

des cérémonies et qui, de ce fait, peuvent passer inaperçues. Dans la voie ouverte par Michel de Certeau dans *L'Invention du quotidien*, ouvrage auquel fait référence son propre titre, *L'Invention des morts*, l'auteur repère les manières de faire ou les techniques, à propos desquelles les usagers eux-mêmes n'ont d'ailleurs le plus souvent pas grand-chose à dire, mais par lesquelles ils parviennent néanmoins à détourner, de façon discrète et subtile, l'emprise que s'efforce d'avoir sur eux l'État socialiste et/ou le clergé bouddhiste.

Grégory Delaplace s'est aussi inspiré de certains historiens du Moyen Âge (Jean-Claude Schmitt, en premier lieu, mais aussi Bruce Gordon et Peter Marshall) qui ont travaillé, depuis une vingtaine d'années, sur la place qu'occupent les morts dans une